SÉBASTIEN RUTÉS

Mélancolie des corbeaux

roman

actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au parc Montsouris, le long des pentes de la voie ferrée désaffectée, Karka le Corbeau freux vit en ermite dans un arbre. Dédaigneux des Pies bavardes et des Canards cancaniers, ses voisins, il coule des jours mélancoliques à contempler le passage des nuages et la vie sur les rives du bassin, depuis qu'autrefois son aile fut brisée par un Epervier. Aux questions amères que lui inspire son destin il ne trouve pas d'autres réponses que celles que lui dicte l'instinct, dont il ne se satisfait guère. Animal marginal, il ressasse en solitaire sa nostalgie des forêts jusqu'au jour où les Mouettes colportent au parc la rumeur de la disparition des bêtes du bois de Boulogne et que Krarok, le Grand Corbeau du Conseil des animaux de Paris, se résout enfin à le faire mander, après toutes ces années. Dans la charpente de Notre-Dame, où Krarok tient audience sous l'Aigle mystique de saint Jean, ont lieu les retrouvailles et la révélation : des Lions rôderaient dans les bois de Paris ! Avant qu'ils ne s'en prennent aux Humains, Karka, l'ancien messager oublié des conseillers, doit mener l'enquête avec une Tourterelle imbue de sa blancheur, une séduisante Corneille et un fantasque Toucan qu'il a libéré de sa cage...

Avec *Mélancolie des corbeaux*, son premier roman à paraître dans la collection "Actes noirs", Sébastien Rutés compose une variation étrange et envoûtante sur le roman d'investigation, à mi-chemin entre la fable animalière et le conte philosophique.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

Extrait de la publication

SÉBASTIEN RUTÉS

Maître de conférences, Sébastien Rutés enseigne la littérature latino-américaine. Spécialiste des genres, il a publié de nombreux articles universitaires sur le roman policier hispano-américain et un essai consacré au Mexicain Paco Ignacio Taibo II. Il est l'auteur de plusieurs nouvelles, en espagnol et en français, et de deux romans publiés aux éditions L'Atinoir.

DU MÊME AUTEUR

LE LINCEUL DU VIEUX MONDE, L'Atinoir, 2008.
LA LOI DE L'OUEST, L'Atinoir, 2009.
LÉNINE À DISNEYLAND : UNE ÉTUDE LITTÉRAIRE SUR L'ŒUVRE DE PACO IGNACIO TAIBO II, L'Atinoir, 2010.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00439-2

Extrait de la publication

Extrait de la publication

SÉBASTIEN RUTÉS

Mélancolie des corbeaux

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

à Jacques et Dany,

à mon grand-père qui est parti,

au petit Diego Sebastián qui arrive,

et à Aurélia, bien sûr…

C'est le vieux lion du zoo qui me manque le plus,
Nous prenions toujours notre café au bois de Boulogne,
Il me racontait ses aventures en Rhodésie du Sud,
Des mensonges, on voyait bien qu'il n'avait jamais quitté le Sahara.

Je n'en étais pas moins fasciné par son élégance,
Ses haussements d'épaules face aux mesqueineries de la vie,
Il observait les Français par la fenêtre du café
Et disait : "Ces idiots font des gosses !"

Les deux ou trois chasseurs anglais qu'il avait dévorés
Lui laissaient des remords, et même de la mélancolie,
"Ce qu'il ne faut pas faire pour vivre", songeait-il
En admirant sa crinière dans le miroir du café (…)

JUAN GELMAN

Extrait de la publication

I

Sur les hauteurs du parc Montsouris, des féviers d'Amérique poussent le long des pentes de la voie ferrée désaffectée. Des rangées d'ifs touffus les cachent aux yeux des promeneurs, des rambardes de faux rondins en interdisent l'accès et les épines de leur tronc dissuadent les étudiants de la cité universitaire de s'y venir bécoter en cachette des gardiens. Rarement, ces derniers mènent-ils leurs rondes d'inspection sur les passerelles moussues qui surplombent la tranchée de la voie ferrée. Certaines nuits, l'entrée du tunnel abandonné avale des ombres en maraude le long des rails. Paris les digère sans jamais rien recracher. Seul le souffle du vent qui s'engouffre au soir dans son mufle affole le silence. Ni les piaillements des aires de jeu ni les cancans du bassin ne franchissent la barrière des cèdres. Défendus par les parois de la tranchée, les pentes escarpées, les grilles et les épines, ces féviers sont un refuge extraordinaire : on n'y accède que par les airs.

C'est là que je vis, sur la quatrième branche du plus haut févier. Mon trou dans le tronc n'est pas confortable, c'est pour sa quiétude que j'y ai élu domicile. Des mousses et quelques gousses ont suffi à le rendre habitable. N'importent l'humidité de l'écorce, les champignons qui y poussent ni les mousses moisies qu'il

Extrait de la publication

faut souvent remplacer : je tiens à mon confort moins qu'à ma tranquillité.

Mes voisins connaissent mon goût de la solitude. Que je les inquiète n'explique pas peu qu'ils le respectent. Il faut admettre que je ne fais rien pour améliorer la réputation des Corbeaux, sans en rajouter : nous n'avons tout bonnement pas de contacts. Je concède d'ailleurs volontiers que ce sont des animaux discrets et de bons voisins. Le couple de Pies de la première branche n'est pas bavard, c'est une chance. La femelle fait en sorte que ses petits ne s'approchent pas. Qui sait ce qu'elle leur raconte sur moi ? Peut-être simplement la vérité… Les vols de Moineaux piaillards ont appris à éviter les féviers ; les arbres ne manquent pas, dans le parc, pour passer la nuit. Par bonheur, les Rouges-gorges, les Mésanges et les Pinsons préfèrent les arbres bas et plus ensoleillés pour s'égosiller. Quant à l'Ecureuil auquel il avait pris de creuser sa bauge sur la troisième branche, il n'a guère été long à déménager : j'excelle à convaincre les importuns lorsque ma tranquillité est menacée.

Les autres féviers sont habités par des Pigeons, des animaux paisibles dont les roucoulements ne troublent pas mon repos. On les tient avec raison pour stupides mais leur placidité me les rend sympathiques. Je respecte leur bêtise silencieuse, ils respectent ma solitude revêche. Nous nous saluons lorsque nous nous croisons, ce sont tous les rapports que nous avons. C'est très bien ainsi : que pourrais-je avoir à leur dire ?

De la cime du févier, j'observe la vie autour du bassin : le soleil qui se réverbère sur le dos indifférent des Carpes ; les courbettes des Colverts aux Mandarins hautains ; les pataudes Bernaches qui élèvent leur progéniture sans jamais lever les yeux vers le ciel ; le dandinement de l'Oie à tête barrée qui a oublié

Extrait de la publication

qu'aucun oiseau n'a jamais volé plus haut qu'elle ; la mesquinerie des Jars, leurs duels sans victimes et leurs ridicules parades nuptiales ; les guerres de becs pour quelques miettes de pain jetées par un Humain ; les cadavres qui pourrissent au fond du bassin sans que personne ne les regrette ni se souvienne de qui ils furent… J'aime observer. Depuis ma retraite, j'ai réalisé combien notre condition d'oiseaux est de ne rien faire. L'angoisse du prochain repas rythme nos courtes vies. Est-elle différente de l'attente de la mort ? Je les vois, ces volatiles repus, s'assoupir sur les eaux stagnantes sans imaginer que ces heures pourraient être employées à découvrir le monde. Savent-ils seulement que le monde existe ? Leur horizon est une grille de fer forgé. S'ils regardent parfois le ciel, qu'y voient-ils ? Des souvenirs, des promesses ou des nuages ? Des nuages, assurément : des gouttelettes en suspension sur l'oubli, de l'eau condensée, de la fumée, du vent, de la vapeur, rien.

Je les envie de n'y pas projeter leur mémoire. Le présent leur est, dans le ciel, une aire exclusive. N'ayant d'autres ambitions que leur appétit, ils ne perçoivent dans la Nature rien de plus que la Nature et ne cherchent à l'existence aucune justification. Las, les souvenirs du passé dont les Corbeaux sont les messagers défilent dans mon ciel au gré des nues : pourquoi faut-il qu'elles prennent toujours la forme des plus douloureux ?

Le soir, quand les Humains ont déserté le parc, je descends prendre le frais au bassin. J'essaie de ne pas croiser les Canards, leur cancan idiot m'exaspère. Si je ne peux l'éviter, nous nous saluons, ils plaisantent sur le temps, je réponds sur le même ton. Je les quitte sur un caquetage qui ne dure pas le temps que je traverse la pelouse vers la statue que les Mouettes ont élue pour domicile. Elles m'accueillent comme à

Extrait de la publication

l'habitude. Nous ne sommes pas amis, tout au plus avons-nous appris, avec le temps, à nous connaître assez pour nous tolérer. Nous avons des choses en commun : peut-on être moins à sa place qu'une Mouette à deux cents kilomètres de l'océan ? C'est comme si je voyais surgir un Zèbre à l'entrée du tunnel abandonné de la Petite Ceinture : je me sentirais moins seul dans mon exil parisien.

Les Mouettes les plus âgées sont arrivées à Paris dans le sillage de péniches depuis longtemps à quai. Elles sont restées. Les plus jeunes, qui sont nées ici, reviennent rendre visite à leurs parents, l'hiver. Elles vivent dans les ports de l'embouchure de la Seine. La nourriture y est abondante mais la vie n'est pas facile. Il faut suivre les chalutiers, tôt le matin. Je leur trouve du courage et de l'ambition : certaines finissent par réussir mais il faut se battre. En fait de Sardines, la plupart se contentent de gober les insectes à la surface des flots. Pourtant, d'une certaine façon, je les envie. La vie à Paris est plus paisible. Dans le parc, les Humains nourrissent les volatiles. Chichement, et ils sont nombreux à se partager un peu de pain sec. Les Mouettes, même âgées, sont agiles. Leur taille leur confère un avantage sur les Pigeons, les Moineaux et les Canards. Mais il y a les Cygnes, qui les détestent. Les Cygnes n'aiment personne. Ils sont hautains et violents. Leur bec est une arme redoutable. Les Humains ne font pas attention à ce que la répartition de la nourriture soit égalitaire. Les Cygnes volent la part des plus faibles. La vie animale est injuste…

La statue autour de laquelle la colonie des Mouettes s'est installée représente quatre Humains qui transportent la dépouille d'un Lion. Il n'y faut voir aucun allégorisme : l'ensemble fait un toit où s'abriter des intempéries et, perché sur la crinière du fauve, on domine le bassin. Ierk m'y attend chaque soir. Elle

Extrait de la publication

est la Mouette rieuse la moins drôle que j'aie connue. Dans sa jeunesse grande migratrice, elle n'a plus quitté Paris depuis que les Humains l'y conduisirent à démazouter. Ses plumes grisâtres attestent le traumatisme de la marée noire qui vint à bout de son esprit aventureux en même temps que de sa santé. Elle ne vole presque plus, ressasse ses idées noires au ras de la pelouse et passe ses journées à fixer les eaux du bassin comme moi le ciel. Qui sait quels nostalgiques bancs de Harengs elle s'attend à voir émerger ? La mélancolie et l'amertume nous ont rapprochés autant que le peuvent être deux solitaires. Ses congénères se tiennent éloignés : bien qu'Ierk soit la meneuse de la colonie, sa neurasthénie les dérange, ses absences les effraient et les bégaiements qui sont les séquelles de son mazoutage les déconcertent. Il faut de la patience pour l'écouter jusqu'à la fin. J'en ai à revendre et plus encore de temps à perdre. Je connais par cœur les souvenirs qu'elle piaule : le chalutier qui la prit dans ses filets, le Phoque qui l'attaqua, le festin qu'elle fit dans le thonier échoué… Pour n'être pas en reste, je graille ses préférés : l'épouvantail sur lequel je me suis acharné, le Renard que je crus mort et qui dormait, la saveur trop rare de la chair humaine… Inexorablement, nous en venons à son plongeon distrait dans la mer mazoutée et à la blessure de mon aile. Après, nous nous taisons et contemplons qui l'eau, qui le ciel, jusqu'à la nuit.

Les jeunes Mouettes voyagent. Dans les ports, elles parlent avec les Goélands qui traversent l'océan. Elles croisent des animaux exotiques que les Humains ramènent d'autres continents. Elles apprennent sur le monde beaucoup de choses qu'elles ne comprennent pas. A leur retour, j'essaie de les y aider. Elles m'écoutent. J'ai quelques heures de vol, j'ai vu du pays. C'était il y a longtemps. Par les Sept Pierres !

Extrait de la publication

Avoir tant bourlingué et finir à radoter pour épater les oisillons…

Par pudeur, j'essaie de ne pas jouer les vieux de la vieille. Je n'invente rien. Je n'hésite pas à avouer que je ne comprends pas pourquoi la banquise recule, pourquoi la forêt brûle, pourquoi les Humains se battent entre eux. En échange de mes conseils, les jeunes Mouettes m'informent. Elles sont mes yeux et mes oreilles, maintenant que je ne quitte plus le parc Montsouris. Les nouvelles du monde comme les rumeurs de Paris me parviennent en retard et souvent déformées mais je conserve l'illusion de n'être pas tout à fait hors du coup. "Le savoir, c'est le pouvoir", aimait à répéter le Grand Duc Bubo au Conseil. Je n'y voyais qu'une belle phrase, alors, dont je ne comprends la portée que depuis que je vis solitairement, loin de ces animaux éminents.

Les palmipèdes persuadés que le monde finit derrière les grilles du parc sont condamnés à ne jamais échapper à leur condition de gibier. Le sauraient-ils d'ailleurs qu'ils ne le voudraient pas. Inutiles à la digestion, la curiosité et l'imagination ne sont pas dans leur nature. Quant à moi, désormais, mon seul pouvoir consiste à terroriser les Pigeons du voisinage. Avec le temps, les nouvelles du monde ont perdu de leur cohérence. Il m'est devenu de plus en plus malaisé de les relier entre elles. Leur sens m'échappe. A quoi bon savoir sans comprendre ? Les feuilles font un arbre lorsqu'elles sont attachées aux branches ; dispersées par le vent, elles ne sont rien d'autre que des feuilles mortes. Je suis resté trop longtemps loin du monde, il m'est devenu étranger. Je vole désormais après ses feuilles emportées par le vent loin de son tronc et ne distingue plus ses racines, où j'avais un temps fait mon nid. Mon errance m'a mené trop loin, il est trop tard pour rebrousser chemin.

Extrait de la publication

C'était du moins ce que je croyais jusqu'au jour où la Tourterelle se posa sur la quatrième branche du plus haut févier, juste en face de mon trou dans le tronc.

La Nature est étrange. Une jeune Tourterelle au plumage immaculé et un vieux Corbeau freux déplumé, la grâce et l'infirmité, l'élégance et la laideur, le blanc et le noir : pourtant, une même classe animale. Elle n'eut pas à se présenter, je devinais qui elle était. Les conseillers ont toujours entretenu des basses-cours de poules de luxe qui disparaissaient dès qu'apparaissaient les premières taches sur leur plumage. Rares celles qui, à force de roucoulades, résistaient au passage du temps. Rien chez cette oiselle-ci ne laissait présager qu'elle durerait plus que quelques hivers auprès du Conseil.

Pour autant, les cocottes de mon temps savaient y mettre les formes, elles ne lésinaient jamais sur les becquetages. Impertinente, ma Tourterelle salua à peine. Il ne s'agissait pas de faire la roue mais une petite parade aurait rendu les choses plus solennelles. Tant pis, je me contenterais de ne pas m'être trompé : après tout ce temps, on avait de nouveau besoin de moi. Les répliques inspirées par l'orgueil que j'avais ressassées au cours de ces années ne me revinrent pas en mémoire. J'avais imaginé d'émouvantes retrouvailles, de la contrition, des excuses que j'aurais balayées d'un coup d'aile : rien ne vint, que l'impassibilité de cette Tourterelle qui me perturbait. La blancheur de ce corps parfait le rendait muet. Aucune empathie n'était possible, rien ne s'en dégageait. Les explications suivraient-elles ? Après tout, la Tourterelle n'était qu'un messager. Tout avare de paroles que je me prétendisse, ce fut moi qui dus engager la conversation lorsqu'elle me fit signe de la suivre. Au même endroit ? graillai-je, une humiliante et douce émotion dans la voix. Elle répondit par un roucoulement blanc :

Pourrez-vous voler jusque-là ?

Je ne suis pas impotent !

Je voulais parler de votre aile…

Mon aile… Souvenir d'un Epervier qui n'aurait pas dû être informé de ma présence sur son aire. La course-poursuite entre les sapins enneigés, le cache-cache dans les branches, un coup de bec à la nuque, la chute sur le pierrier et l'os fracturé. L'Epervier et son informateur sont depuis partis pour de meilleurs cieux mais moi, qui suis toujours ici-bas, je ne peux plus voler ni haut ni longtemps. Ceux qui avaient à partir de ce jour cessé de recourir à mes services venaient subitement de se souvenir de moi. Première surprise. La deuxième était qu'ils aient mis leur émissaire au courant d'une affaire soigneusement étouffée. Cette soudaine préoccupation pour ma santé m'inquiétait. Moi qui les déteste, je n'étais pas au bout de mes surprises.

Je suivis tant bien que mal la Tourterelle, qui ralentissait son vol pour m'attendre. Au jardin du Luxembourg, il fallut faire une halte : après tant de temps sans quitter l'arrondissement, je manquais d'exercice et j'avais pris du poids. Prétextant mon aile, je repris mon souffle. Tandis que j'étirais mon articulation, la Tourterelle me scrutait, sans moquerie, sans respect dans son œil mignon, sans plus de sentiment : je n'étais qu'une mission. Toutefois, je devinais la curiosité sous le masque de l'impassibilité. Que lui avait-on dit de moi ?

Autour du bassin, des Humains se réchauffaient à un rayon de soleil d'automne. L'eau devait être froide, aucun n'osait s'en approcher pour y boire ou faire sa toilette du matin. Certains se nourrissaient, des Pigeons picoraient les miettes qui tombaient à leurs pieds. Plus loin, derrière le kiosque où nous étions perchés, à l'abri des petits d'Humains qui piaillaient, la chaîne alimentaire se poursuivait : un gros Chat

Extrait de la publication

gris avait chassé un Pigeon qui se débattait encore tandis que les crocs déchiraient ses chairs. Un miaulement ensanglanté et le mugissement du Sanglier de la peur seraient les derniers souvenirs qu'il emporterait vers le paradis des Pigeons, si tant est que les Pigeons songent à l'Au-delà. Qu'avait-il fait de ses courtes années ? Sans doute s'était-il reproduit, avait-il picoré plus d'excréments que de graines, peu voyagé et rien fait qui méritât qu'on ne l'oubliât pas. Qui le dirait ?

Certainement pas ses congénères qui observaient sans curiosité son calvaire, depuis la flaque où ils s'ébrouaient. Hermétiques à l'idée de mort, ignorant la solidarité, seules les étonnaient son inhabituelle immobilité et les colonnes de Fourmis qui s'en approchaient. Immobilité, Chat, Fourmis : les Pigeons n'établissaient aucun lien de causalité, pas plus qu'avec les Humains qui s'alimentaient ni leurs petits qui piaillaient. Leur semblable, qui était, n'était plus : à quoi bon s'en étonner ? Un petit d'Humain qui passa en frappant le sol d'un bâton écrasa quelques Fourmis, fit s'envoler les volatiles et fuir le Chat. La dépouille du Pigeon resta dans la poussière. La vie continuait. Nous repartîmes.

Je sus que Krarok m'attendait avant que l'île de la Cité ne fût en vue. Certains auraient attribué la nuée de Corneilles qui planait en cercle au-dessus de Notre-Dame à la présence d'un cadavre, d'autres y auraient deviné un mauvais présage ; moi, je sais reconnaître la garde d'un conseiller. Nous nous élevâmes vers les tours. Je n'aurais pas été contre une halte sur le parvis pour me désaltérer à une flaque, picorer quelques miettes de réconfort et souffler, mais la Tourterelle ne le jugea pas utile. Trop fier pour le demander, j'aurais été, si elle l'avait proposé, vexé. Assume ton orgueil, Karka ! Je serrai le bec. Les vents, sur le parvis, tourbillonnaient. Difficile de garder l'équilibre. La

Extrait de la publication

douleur était lancinante, les bourrasques changeantes, pas question de faiblir devant la Tourterelle. Par l'arbre mort d'Arkra ! Son œuf n'était pas encore pondu que je survolais les sommets alpins de mon enfance. J'en avais vu d'autres. Planer sur les courants ascendants, les apprivoiser, se laisser porter. L'orgueil est un défaut autant qu'une qualité : voler à l'orgueil ! Tenir. Tenir encore…

Avec soulagement, je reconnus l'Aigle de saint Jean.

Le prédécesseur de Krarok avait une certaine idée du pouvoir. Ses conciliabules secrets, c'était derrière la statue de l'Aigle impériale du pont d'Iéna qu'il les tenait. Trop souvent pour que l'endroit restât discret, il y recevait aussi les oiselles que ses fonctions impressionnaient. Des Rats espions, cachés dans les poutrelles du pont, finirent par attendre jour et nuit ses confidences dans le nid. Les secrets divulgués précipitèrent la chute du conseiller et la fermeture de la cache. L'Aigle impériale referma ses ailes et Krarok, une fois plébiscité, se mit en quête d'un lieu sûr loin du faste et de l'ostentation. Son mysticisme et sa prudence l'inclinaient à l'élévation : il est plus facile pour des volatiles de protéger une hauteur qu'un pont parcouru de canalisations, si près du domaine des Poissons. La flèche de Notre-Dame, surmontée de son Coq de bronze, attira son attention. Plus bas, la procession des statues des apôtres vert-de-grisés descendait le long des arcs-boutants, guidée par les animaux symboliques des évangélistes. Sous les serres de l'Aigle de saint Jean s'ouvrait le carreau brisé d'une lucarne. Le long d'une poutrelle de chêne, on accédait à la forêt de Notre-Dame. La charpente d'une ogive faisait comme un amphithéâtre sous le toit. C'était un cénacle idéal, sa hauteur favorisait l'élévation, sa grandeur écrasait les bassesses. La discrétion des conciliabules y était assurée lorsque le fracas des cloches

Extrait de la publication

mentir finalement ? Quant à la survie de mon souvenir, elle est assurée : je suis un conseiller, longtemps mon esprit volera sur les plaines de l'Au-delà. Si ce n'était pas suffisant, j'aperçois sur la pelouse quelques Corbillats qui ne m'oublieront pas. Ils sont quatre, d'un premier plumage gris foncé, qui n'ont quitté le nid qu'hier. Inquiète et attendrie, la Mantelée les suit pas à pas, sans un regard pour moi. Que peut demander de plus un animal ?

Désormais, mon aile peut blanchir en paix.

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD

Extrait de la publication